

# HISTOIRE FANTASTIQUE

## **La maison qui pleure** © par Mme Josyane JOYCE

Valérie est épuisée. Deux longues semaines déjà que Jonathan est dans le coma à l'hôpital des Enfants de Toulouse. L'enfant était sur un passage pour piétons et a été renversé par un chauffard ivre et bourré de cannabis. Depuis cet affreux moment, il est dans cet état végétatif. Il n'a eu pourtant que de très grosses contusions aux jambes et aux bras. Il n'a aucun traumatisme crânien. Personne ne sait pourquoi l'enfant est dans le coma et aucun médecin ne peut la rassurer sur une possibilité de sortie de cet état grabataire.

Il n'est même pas intubé, juste des perfusions nourricières qui trouent son bras gauche. Il repose dans le petit lit de l'hôpital aussi blanc que ses draps. Paupières baissées, couleur de la peau normale. Un léger souffle passe entre ses lèvres sèches, un peu violettes. Toutes ses constantes sont normales et ce coma est totalement incompréhensible à la gent médicale qui se perd en conjectures. Valérie tamponne de temps en temps ses lèvres sèches d'un mouchoir fin, mouillé d'eau en bouteille posée sur la tablette du lit de malade. Sur les murs, il y a des dessins de personnages de dessins animés: pour mettre un peu de fantaisie et de vie dans les chambres de souffrance de l'enfance douloureusement affligée.

Il a subi des quantités d'examens, on lui a pris de multiples doses de sang. On ne sait pas pourquoi il est dans cet état. C'est un mystère total est effrayant pour la maman. L'enfant semble dormir, comme tranquille et apaisé. Voyage-t-il dans ce pays où se trouve son père? Rien ne le sort de sa torpeur: ni le va-et-vient des infirmières, des médecins entourés de la cohorte estudiantine.

Ni les divers bruits nocturnes ou diurnes de l'établissement de santé. Ni le kiné qui passe tous les jours masser ses jambes et ses bras, autant pour éviter les escarres que pour maintenir un peu ses muscles qui vont finir par s'atrophier.

Sa maman lui parle doucement, frotte légèrement les bras, rien n'y fait. Elle lui raconte de menues choses, des histoires qu'elle invente, des contes de fées qui ont bercé son enfance, quand papa et maman étaient près d'elle... elle évoque des souvenirs heureux, les fous rires d'avant avec papa ou tous les deux dans le jardin ou la piscine, un pique-nique de l'été passé où il a joué longtemps avec une fillette blonde aux cheveux tressés, rieuse et moqueuse, une rencontre éphémère l'espace d'un instant... elle lui parle de sa petite collection de jolis timbres multicolores, donnée par un voisin, un vieux grand-père oubliés des siens de la maison d'à-côté, quand son papa est parti faire un voyage en avion et que l'avion est tombé, de jolis timbres pour adoucir un peu sa peine....

Une collection de merveilleux papillons très colorés, d'un pays qui n'existe plus, tant les affres du monde bouleverse constamment les contours de la mappemonde et qui fait rêver l'enfant avec un peu d'inquiétude: "un pays qui n'existe plus?" la finitude des choses, un concept que les enfants ne veulent pas accepter, pour ne pas grandir, pour ne pas perdre de leur innocence... elle lui parle de ces menues choses qui emplissent sa vie, afin qu'il entende sa voix, qu'il sache que sa maman l'aime et attend son réveil.

Depuis ce fameux mercredi, Valérie navigue dans un brouillard mental où se mêlent les sentiments les plus divers: colère, désespoir, frustration, peur, rage, haine pour l'Autre, pour elle-même. Elle se sent coupable, comme tous les parents du monde le sont dans cette situation.

Valérie est veuve depuis quatre longues années et il n'y a personne pour la câliner quand le noir du désespoir s'empare d'elle.... Pour l'aider dans les méandres de l'administration française, que ce soit pour la prise en charge médicale, le versement des diverses allocations familiales, les contacts avec la mutuelle, l'assurance des garanties des accidents de la vie et, jusqu'à il y a peu, le pire des dossiers, celui de l'indemnisation de l'accident d'avion qui a coûté la vie à son bien-aimé époux. Chaque jour qui passe la noie sous la paperasse. Chaque jour qui passe, semble l'enfoncer dans la nuit opaque et ténébreuse d'un chagrin inconsolable et ravageur.

Au bureau, tout le monde est aimable et la soutient de son mieux. La jeune veuve de 32 ans est une secrétaire efficace et rapide dans son travail. Depuis deux semaines, elle sait qu'elle n'avance guère dans ses tâches quotidiennes du bureau. Elle craint de perdre son emploi et ce serait un malheur à rajouter à la longue liste qui l'éprouve cruellement depuis son enfance. Les collègues, les chefs se montrent très patients et sont pleins d'empathie pour son malheur. Le matin, dès son arrivée, ce sont de larges sourires dans des yeux pétillants d'intérêt. Les hommes lui serrent franchement la main et lui parlent doucement, les femmes sont très accueillantes et lui font deux bises toulousaines. C'est réconfortant, sans doute. Mais, personne ne songe à l'éteindre en l'entourant de ses bras et en la serrant très fort, tout en lui tapotant même les épaules en ce geste que tout le monde connaît pourtant.

Etre enveloppée d'une étreinte forte, solide, qui emprisonne dans un cocon d'amitié chaleureuse, c'est cela qu'il lui faut. Comme c'est étrange que les gens ne sachent pas faire ou donner ce bien-fou à une personne qui souffre et végète dans la solitude la plus désespérée. Comme c'est étrange ce besoin vital et insensé de sentir une vraie force de chaleur humaine contre son corps.... lorsque l'on n'a pas la chance d'avoir un époux, des enfants, des parents, une fratrie, il n'y a plus cette possibilité pour les isolés et abandonnés de la vie. L'étreinte de bras consolateurs lui manque cruellement à chaque instant. C'est cela qui tue à petit feu.

On peut bien vous donner des paroles de réconfort, on peut bien vous amener des chocolats, des bouquets de fleurs, on peut bien vous sourire et même passer tous les jours vous demander si vous allez bien... qui sait qu'on a besoin de rapprochement avec le corps chaud de l'autre, le partage des énergies de gens qui se ressemblent en la nature humaine. C'est une demande exigeante non, un besoin vital, que personne ne donne et que l'on ne peut demander.

On reçoit des câlins lorsque l'on est enfant aimé et désiré, puis, soudain, plus rien lorsque l'on est devenu adulte et que la vie familiale vous a été retirée. Valérie était devenue, une jeune adolescente orpheline, à la mort brutale de ses parents. Peu de gens sont intéressés à l'adoption d'une fillette de quatorze ans. Trop grande, trop "marquée" par une famille et son histoire. Les gens veulent des enfants malléables, qui acceptent de se laisser imprimer l'"histoire" de ceux qui les adoptent. On l'a placée dans une famille d'accueil. Des gens qui étaient payés pour s'occuper d'elle.

Elle n'était pas battue, pas humiliée. Elle mangeait à sa faim, était suffisamment habillée à la mode pour ne pas la distinguer des autres camarades. Ce sont eux, les pires ennemis de cette période de la vie d'une adolescente. Mais, elle n'était pas intégrée à la famille d'accueil qui se montrait distante. Pas d'étreintes, pas de câlins. Pour eux, l'adolescente quitterait cette maison dans peu de temps. Inutile de s'investir dans l'affectif. Deux autres enfants plus jeunes, étaient également placés. Elle avait donc la possibilité de jouer la sœur aînée. Ce qu'elle fit sans état d'âme ni problème et se glissa dans ce rôle qui lui était inconnu. Fille unique, elle éprouvait, parfois dans sa petite enfance, le désir d'avoir une petite sœur capricieuse ou mieux, un petit frère batailleur à câliner ou morigéner.

Dans toutes les fratries du monde, les frères et sœurs se chamaillent, voire se battent par jalousie ou autres sentiments d'égo. Mais, ils s'aiment, le plus souvent. Ils partagent l'histoire familiale avec leurs parents, les grands-parents et même des cousins. Dans cette famille d'accueil rémunérée, les enfants orphelins n'avaient guère de batailles ou de disputes.

Les enfants sont ceux que les familles d'accueil font: ils sont sages et tranquilles (ou violemment rebelles) si ces derniers sont peu affectifs; ils rient et vivent une jeunesse épanouissante si la mère de la famille accueillante est profondément maternelle.

La tutrice de Valérie n'était guère "mère maternante". Elle se comportait comme une travailleuse rémunérée de l'action sociale. Il y avait des sourires bien-sûr, du respect. On n'élevait jamais la voix contre ces enfants rapportés. Les parents, leur famille montraient un intérêt minimum aux enfants. Ils n'avaient aucune histoire ancestrale à leur léguer. Mieux encore, ils n'en avaient aucunement le désir. Et Valérie, de quatorze à vingt ans vécu, sans grande joie ni terrible chagrin, dans cette maison où elle était l'invitée obligée. L'action sociale départementale lui permit de rester dans cette famille deux années en sus après son majorat, afin d'obtenir le diplôme de secrétaire-comptable juridique qui lui permettrait d'être rapidement autonome.

Pour pallier à ce grand vide intérieur, Valérie se maria assez jeune avec Bruno, un merveilleux jeune homme qui combla facilement tous ses besoins et ses désirs. Il aimait très fort sa délicatesse teintée de juvénile spontanéité, cet émerveillement lisible sur le visage charmant ou, parfois, passaient des ombres de pudeur et de retenue. Il construisit pour elle la chaleur d'un nid douillet et protecteur qui lui faisait tant défaut et depuis une éternité Il voulait la protéger de ses peurs diverses pour l'avenir.

Il fut l'époux, l'amant, le père parfait. La douleur de sa disparition brutale dans un accident d'avion fut la plus insupportable agonie que puisse ressentir une jeune maman. Jonathan n'était âgé de trois ans et comme tous les enfants du monde il lui fallait, pour bien grandir, son papa et sa maman contre et près de lui. Fatal destin. Epouvantable vie broyée dès le plus jeune âge.

Valérie et l'enfant se retrouvèrent seul, perdus et abandonnés dans la vaste maison qui devait être la maison du bonheur. Bruno, qui avait un très confortable salaire d'architecte dans un grand cabinet toulousain, avait voulu gâter son épouse et l'installer le mieux du monde. Elle qui, depuis fort longtemps n'avait plus de maison où règnent la tendresse et l'amour. Ils en avaient passés, tous deux, des heures et des heures sur les plans de leur belle résidence. Modifiant ceci, s'attardant au plus petit détail pour que se construise cette belle demeure luxueuse, immense, confortable et bellement ensoleillée.

Ils ont trouvé un grand terrain, d'environ deux milles mètres carrés (une rareté) à Saint-Orens de Gameville, une commune attenante à Toulouse, la capitale Occitane. La maison est située sur une avenue de résidences aussi belles les unes que les autres. Il y a un bel-avant de jardin d'environ cinq mètres et un mur haut de pierre rouges, qui protège de la rue. Les contours de la maison t éloignés de trois mètres des murs des autres propriétés et, derrière, après la terrasse et la piscine, il y a encore un terrain de belle dimension.

Valérie a la main verte comme l'on dit habituellement. Elle a façonné depuis les quatre dernières années, un merveilleux jardin à l'anglaise sur le devant de la maison. Au loin, derrière la piscine, il y a également une profusion de fleurs et de plantations diverses, un foisonnement de couleurs éclatantes, des cheminements bien tracés, des arbustes et des arbres et deux très belles statues, l'une représente Cupidon avec son arc aux traits amoureux. La seconde représente une magnifique jeune fille romaine avec sa tunique plissée, ses cothurnes, ses cheveux tressés en couronne et tenant dans sa main gauche une couronne de fleurs tandis que l'autre bras semble s'envoler d'un geste gracieux et aérien, avec la légèreté d'une vestale.

Cette splendide végétation semble n'exister que par la joie de vivre de Jonathan qui, malgré la peine qui broie son petit cœur d'orphelin de père, conserve intacte sa superbe énergie d'enfant prodige.

Jonathan a pris des cours de piano et, selon son professeur est "sévèrement doué". Son professeur est admiratif devant la maîtrise de son jeu de main, de sa vivacité musicale alors que l'enfant ne joue que depuis deux ans à peine. L'instrument est le prolongement de sa soif de vivre, de son brûlant désir de lutter contre l'adversité qui semble toujours vouloir terrasser la vie de sa maman et sa petite vie. Ecouter Jonathan dérouler les harmonies sur le piano est un pur bonheur, une sorte de voyage poétique dans l'Eden de la Création du monde.

Pour quitter l'avenue et pénétrer dans la maison, il faut traverser un milieu extraordinairement coloré qui enflamme et illumine la maison, où de disputent des rosiers de toutes les couleurs et de toutes les grosseurs, de gigantesques arbres lilas violets et une variété de géranium-arbre que l'on voit rarement dans les jardins par ici... des pivoines rouge et des tulipes multicolorées, des arums aux senteurs envoûtantes à la délicatesse blanche, des alstroemères qui donnent des brassées de fleurs roses, jaunes d'or ou orange, des montbretia à variété de très grosses fleurs, des fuchias aux élégants lampions bicolores, des dahlias blancs et orangés que saisis-je encore.

Il y a des arbustes très florifères les printemps et d'autres qui s'épanouissent l'été.... des fleurs retombantes en cascades ou montantes qui lancent dans l'espace des fragrances diverses à en perdre la tête. Le choix s'est porté sur des plantes qui fleurissent tout au long du printemps et de l'été et ce merveilleux jardin de senteurs diverses est fleuri, quelques soient les mois estivaux. L'hiver, les arbustes vivaces laissent leurs feuillages diversement colorés assurer un tableau où se disputent des verts, des orange et tomette, des tas d'ocre qui rappellent lascivement la couleur de la brique toulousaine qui font l'admiration des touristes de la Ville Rose.

Jonathan adore le gunnera du Brésil aux énormes feuilles plus larges et longues dans lesquelles il peut se dissimuler totalement et qui forment une couronne de plusieurs mètres d'envergure au sol.

Cette plante qui le fascine est installée, tout au fond du jardin arrière, loin après la piscine. Bien caché derrière des feuilles de deux mètres, il joue à l'aventurier qui traverse l'Amazonie sauvage, tel un mini Indiana Jones.

Cependant, depuis que son fils est hospitalisé, Valérie n'a plus le temps d'entretenir et de faire vivre le jardin. Il dépérit à la vitesse grand V. Les fleurs s'étiolent trop vite, comme pressées de se laisser aller à l'abandon de leur perte. Les feuilles des arbustes sont d'un jaune sale, comme ratatinées sur les malheurs du monde, mortes de chagrin. Toute la végétation sur le terrain semble avoir perdu le goût de vivre en l'espace d'une nuit. Le jardin est à l'unisson de l'angoisse mortelle qui écrase le cœur de Valérie. Le jardin semble abandonné depuis que le petit garçon n'est plus dans les murs de cette grande villa qui devait être la maison des jours heureux. Le jardin pleure d'une sorte de langueur monotone, plus cruelle que celle de l'Automne doré toulousain qui rouille et ravage les fleurs, les feuilles et toutes plantes.

Depuis que Jonathan est alité, Valérie qui traverse le devant de jardin pour se rendre au travail, ressent cette mourance pathétique qui l'émeut et l'éprouve à travers de chaque fibre de son être. Cela la désole mais elle ne peut rien y faire. Elle n'a plus de loisirs ni de courage pour raviver ou revitaliser ce jardin qui la rapproche de la nature et de son inépuisable énergie vitale. Les plantes et les fleurs semblent mourir de douleur, de tristesse infinie et d'angoisse comme il semble que se brise encore plus sa vie.

Elle n'a été que rarement dans la chambre de Jonathan, seulement pour récupérer quelques vêtements de nuit. Ainsi que "Pam", le joujou d'éponge en forme de pantin, qui est le doudou de l'enfant. C'est le second mot que l'enfant sut dire: Pam'. Le premier étant "papa" qui ravi Bruno et rendit jalouse Valérie comme font, durant l'espace d'une seconde, toutes les mamans du monde qui n'entendent pas ce premier mot tant désiré qui est le leur.



Ce soir là, Valérie rentre tardivement de l'hôpital avec toute sa peine et sa frustration. La vaine attente d'amélioration de l'état de santé de son petit, l'accable chaque jour davantage. On est en fin juin et le printemps rayonne splendide, comme tous les printemps de Toulouse. C'est la saison préférée de bien des Toulousains, lorsqu'il ne fait pas trop chaud et que l'air embaume des fragrances de violette, de jasmin et de rose qui parcourent les rues toulousaines encombrées de jardins luxuriants dont certains présentent ou cachent leurs visages aux passants qui musardent.

Depuis quelques semaines déjà, ils ont remis les vêtements légers de la saison, et vont bras nus au hasard dans les rues du centre de la Ville Rose. En passant devant les terrasses de café, il n'y a que des rires, des éclats de voix joyeuses avec ce terrible accent du sud-ouest, l'accent préféré des Français. Des "ho putaing!" qui tentent de surmonter la musique qui rugit dans les tréfonds estaminets aux briques roses voûtées.

Il y a le rire fou des filles écervelées qui jouent ce jeu trouble des fillettes non nubiles, la tchatche interminable des jeunes mecs brun ébène qui sont agglutinés autour des tables branlantes des terrasses sur lesquelles tintinnabulent les bouteilles de bière ou les verres de "jaune" (pastis) ou de galopin (petit verre de bière). On se hèle d'une table à l'autre, on se hèle d'une terrasse de café à l'autre. On éclate furieusement de rire, comme cela, pour rien. Comme le fait la jeunesse du monde.

On n'entend pas les voitures qui passent, dans les rues étroites du centre ville, en grinçants ou en klacksonnant sans vergogne et sans pitié pour les riverains qui tentent de dormir. Elles passent devant votre nez, vitres ouvertes sur d'autres visages rieurs, d'autres musiques, d'autres éclats de voix. On sent descendre la nuit douce et chaude avec son odeur d'un je ne sais quoi de liberté, de folle joie, d'amusements et de rires de la jeunesse éternelle, jamais la même mais toujours renouvelée. C'est la nuit toulousaine quoi!

Celle qui s'est éloignée de Valérie depuis très longtemps et qui flotte légèrement dans ses souvenirs de jeune fille. Valérie erre comme une âme en peine dans sa vaste demeure. Elle se sent, encore une fois, si abandonnée!

Une fois de plus la Solitude accompagne ses pas et s'accroche à ses basques, tenace et têtue, presque hargneuse. Elle se dirige machinalement vers la chambre de son Petitou dont la présence, l'énergie lui font cruellement défaut. Cela fait deux semaines qu'elle n'y est pas retournée. Elle n'en a pas la force. Tous les vœux lui manquent. Elle n'a plus envie d'avoir envie. Elle se meut dans l'inertie et la stupéfaction de l'attente.

Ce soir, pourtant elle éprouve le besoin physique de retrouver l'odeur de son enfant. Elle pénètre dans la pièce où sont les objets familiers de l'enfant chéri qui avivent son émotion de mère désespérée. Le lit en forme de bateau... le bureau du petit écolier sérieux et appliqué.... le ballon de basket, posé dans un coin... des étagères emplies de livres d'aventures pour les jeunes garçons... d'autres sont encombrées de statuette de la Guerre des Etoiles.... il y a même la panoplie de déguisement de Dark Vader avec une épée scintillante....

Valérie s'assied sur le lit de son fils. Elle a pris dans l'armoire une des vestes de son enfant et la presse contre son cœur, cherchant l'odeur enfantine. Elle se recueille et se souviens des jours heureux. Les larmes roulent sur le visage fatigué. Elle reste là, longtemps silencieuse et la nuit s'avance doucement. Elle se décide à se lever; pourtant, ses yeux rouges et brûlés par les larmes remarquent dans la pénombre nouvelle, une étrange brillance en bas du mur qui fait face au lit. Elle s'approche et aperçoit des traînées d'eau le long du mur qui roulent lentement jusqu'au plancher où elles s'entassent en formant un mince filet d'eau. La jeune femme se recule d'un pas et constate que tout le mur est recouvert d'eau.

Etonnée, la jeune mère s'accroupie et touche l'eau du bout des doigts. Elle est claire et non point visqueuse. Elle constate qu'elle n'altère pas la peinture bleutée qui recouvre les murs (à l'image de la couleur bleue de la mer) qui s'allie au lit-bateau. Elle pense qu'une conduite d'eau a éclaté dans le mur. Elle a l'idée de goûter l'eau et constate avec grand surprise que cette eau est salée. Impossible!

Tournant sur elle-même, Valérie constate alors que l'eau descend doucement des quatre murs de la chambre de Jonathan et forme un petit ruisselet sur le plancher vitrifié. Elle sort de la chambre et regarde dans le couloir pour vérifier l'état des murs contigus. Il n'y a pas d'autres dégâts, pas d'eau. Il apparaît donc certain que l'eau coule uniquement dans la chambre de Jonathan. De l'eau salée. Comme des larmes? Impensable!

Ce n'est pas possible! Pourtant, elle doit se rendre à l'évidence: la chambre de Jonathan pleure des larmes amères dues à l'absence de l'enfant. Valérie est toute remuée: comme est-ce possible, quelle est cette étrange chose? La maison et le jardin pleurent de mélancolie et expriment comme ils peuvent l'absence de l'enfant chéri. La jeune femme, cependant ne veut pas imaginer cela. C'est du domaine de l'impossible: une maison ne pleure pas l'absence. Un jardin ne dépérit pas instantanément pour cette même raison. Ces choses abstraites ne sont pas douées de sentiments. Elle ne peut y croire. Cela ne se peut pas. Il y a une autre explication. Sa fatigue et son découragement l'empêchent de concevoir une autre explication se dit-elle.

Mécaniquement, elle dispose des serviettes de toilette qui vont absorber cette eau étonnante. Puis, elle se met à pleurer de nouveau, à l'unisson de la chambre. Elle pleure, là, longtemps, longtemps. Tout est souffrance, tout est douleur. Comme retrouver sa joie de vivre, comment la fabriquer? Comment trouver encore des forces en elle pour lutter contre cette tenace adversité qui ne la quitte plus depuis son enfance. Son désespoir est tant inconcevable que les choses autour d'elle sont épouvantées et lui font écho de sa douleur.

Elle rompt sa tristesse au bout d'un très long temps et se retire de la chambre de son Petitou en refermant doucement la porte sur la mélancolie de la maison. Elle décide ne n'en parler à personne. On ne la croirait pas. On penserait que sa grande fatigue et sa peine lui font perdre la raison.

Deux jours après, rien n'a changé, la maison pleure toujours en silence l'absence de l'enfant. Les cheminements du jardin sont saupoudrés des larmes de pétales de fleurs. L'attente est éprouvante à tous, les choses et les gens. Ce jour-là finalement, Valérie reçoit un appel sur son portable: une infirmière de l'hôpital lui annonce que son petit Jonathan semble vouloir sortir du coma. Il est temps qu'elle vienne.

Oui, oui. Elle vient, elle vole! Elle traverse Toulouse en trombe, brave le code de la route, peste aux carrefours à feu rouge qui la ralentit. Râle contre les automobilistes qui se promènent et n'avancent pas! Allez, avance! Mais, avance donc!

Essoufflée d'avoir couru depuis le parking dans les longs corridors, elle pénètre en trombe dans la chambre de son enfant chéri. Jonathan est à-demi assis, appuyé contre de gros oreillers blancs. Ses yeux pétillent de joie lorsqu'il crie "Maman! maman, tu es venue! Elle ose à peine le serrer dans ses bras de crainte de le briser d'une étreinte trop forte. Elle l'embrasse des milliers de fois et ils rient tous les deux. Le médecin de garde est là, tout souriant dans sa barbichette: "vraiment, on ne sait pas pourquoi, on ne comprend pas"..... Pour une fois que la Médecine avoue son impuissance à comprendre ce phénomène.....

"Quand peux-t-il quitter l'hôpital?"

Demain matin... je ne vois pas d'objection à cela" dit l'homme de l'art, ému jusqu'aux larmes devant la joie et les manifestations de tendresse réciproque de ces deux-là! Ils éclatent de rire, ensemble. Comme cela.

Et ils rient longtemps, toute la soirée. Valérie appelle le bureau et raconte son bonheur et sa joie. "Le petit va bien!!! Si cela ne vous fait rien, je peux prendre la journée de demain? Oui, bien sûr!".

Elle poutougne des millions de fois encore son enfant. Elle est radieuse, le voile de ténèbres qui l'englait est retiré soudain. Elle se sent pleine de force et de joie de vivre! Demain, demain! Elle ramènera son Jonathan chez lui, chez eux, tous les deux... Elle dit ces mots d'amour que toutes les mères du monde répètent à l'envie lorsqu'une menace pesant sur leur enfant, tout à coup de dérobe et disparaît. "Mon bébé à moi, mon grand fils, mon mignon petit, mon petitout"... et l'enfant rit, et l'enfant lui rend ses mots doux "maman, ma petite maman chérie!...".

Le lendemain, elle est levée aux aurores mais il lui faut patienter jusqu'à huit heures pour s'emparer du volant. Dans le jardin, l'atmosphère semble plus légère mais elle s'en soucie à peine. Elle ne pourra pas quitter l'hôpital avant onze heures, heure de la visite du médecin et de sa cohorte d'étudiants. Qu'importe! ils attendront avec impatience. Il y a bien longtemps, elle a emmené des vêtements propres pour ce jour si espéré. Valérie n'a donc pas fait un détour par la chambre enfantine. Elle aurait pu constater que la chambre ne pleure plus. La maison a senti le bouleversement émotionnel de la résidente. Elle a compris qu'il s'agissait d'une joie inextinguible. Alors, la maison est heureuse elle aussi. Elle attend impatiemment le retour de l'enfant chéri.

Ils reviennent enfin tous les deux. Jonathan est encore un peu faible mais il marche vaillamment. Il retrouve avec plaisir la floraison printanière. Le jardin est tout requinqué: plus une larme de fleurs, non plus de feuilles jaunes et ratatinées. Le jardin, en une nuit est redevenu magnifique avec ses fleurs vivement colorées et éclatantes. Les parfums s'envolent et viennent titiller les narines de Jonathan qui rit de plaisir.

Valérie regarde avec stupéfaction le jardin ragaillardi qui étale sans vergogne ses couleurs vibrantes et odorantes. Pas un brin d'herbe folle ne se met en travers de la magnifique luxuriance du jardin à l'anglaise! Elle ne dit rien à son fils de ce troublant secret qui demeure un mystère encore. Elle n'en parlera jamais à quiconque. Elle accompagne son enfant dans sa chambre. Et tandis que Jonathan retrouve avec grande joie ses joujoux et ses livres, Valérie constate que l'eau ne ruisselle plus le long des murs; la chambre a cessé de pleurer. Elle peut ramasser les serviettes de toilette encore humides afin de les entasser dans la machine à laver.

Tout est redevenu normal dans le grand mystère de la vie.

Le dictionnaire toulousain se trouve ici: [www.cuisine-toulousaine.com](http://www.cuisine-toulousaine.com)